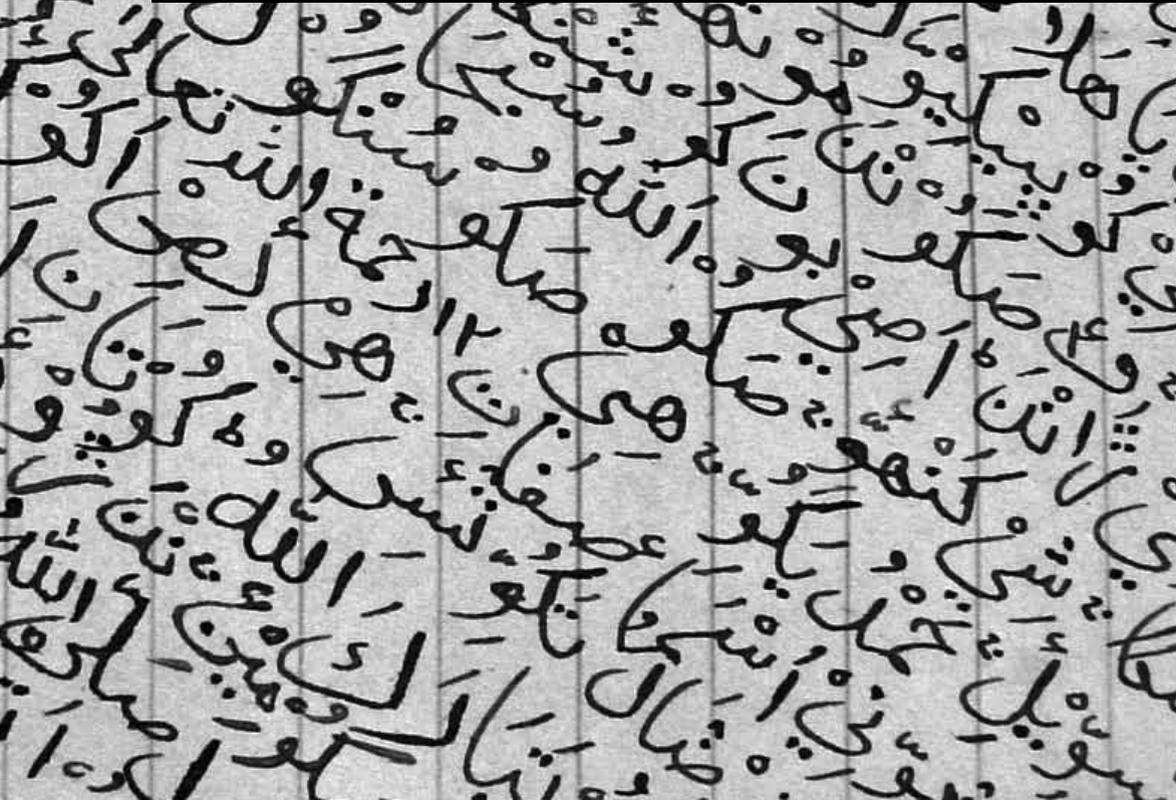


Notas de Leitura



De l'Atlantique au Pacifique: Quels Héritages ?

René Pélissier

p. 189-200

Generalités et regroupements de plusieurs pays

Un certain rituel universitaire – en France tout au moins – veut que les critiques de livres d'histoire insistent plus sur les insuffisances des textes qu'ils analysent que sur : 1^o) les résultats obtenus par les auteurs, parfois au prix d'efforts démesurés, et 2^o) les services que ces travaux rendront à leurs lecteurs. Nous sacrifions le moins possible à cette mode qui, bien souvent, est le paravent derrière lequel s'abritent des rancœurs (jalousies ?) politiques, professionnelles ou personnelles. Et en tant qu'historien « exotique » dans le contexte franco-français, et sans aucun lien avec l'auteur de *DE QUOI FUT FAIT L'EMPIRE*¹, nous n'hésitons pas à écrire que cet ouvrage monumental et encyclopédique marque un tournant dans l'histoire coloniale qui, dans la plupart des pays d'Europe continentale, est une activité auto-centrée, pour ne pas dire nationaliste, même si elle est devenue simplement nombriliste depuis la décolonisation. Si le titre peut paraître un peu obscur (c'est une citation tronquée de Charles de Gaulle datant de 1938, en un temps où les empires européens triomphaient presque tous), le sous-titre est explicite. Ce n'est pourtant pas une tentative visant à raconter en un volume le déroulement chronologique des opérations militaires engagées par dix pays pour se tailler une place au soleil. Il s'agit en fait d'un cadre globalisant, d'une vaste fresque faisant intervenir l'Allemagne, la Belgique, l'Espagne, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, les Pays-Bas, le Portugal, la Russie... et les Etats-Unis. A cet égard, rien n'est dit sur l'expansionnisme de la Chine et du Japon ni sur les poussées méridionales de l'Argentine et du Chili de l'époque, ces deux dernières n'ayant jamais eu d'Hollywood pour les célébrer. Ce qui intéresse Frémeaux, dont l'érudition est impressionnante, c'est de dégager la spécificité des guerres coloniales, leurs origines, leurs natures, la composition des unités européennes, des troupes indigènes, le matériel, les armements, les transports, la logistique, leurs adversaires locaux, les grandes opérations, le contrôle des territoires conquis, les défaites des uns et des autres, les coûts humains et financiers, les attitudes des opinions métropolitaines, etc. S'appuyant sur une bibliographie elle aussi impressionnante (pp. 509-543), classée par pays, il introduit dans sa vingtaine de chapitres ce qui appartient à chacun des dix Etats examinés.

¹ Jacques FRÉMEAUX, *DE QUOI FUT FAIT L'EMPIRE. LES GUERRES COLONIALES AU XIX^e SIÈCLE*, Paris, CNRS Editions, 2009, X-576 p. + 8 p. de cartes en couleur.

Ce n'est pas un livre pour ou contre : les faiblesses, les erreurs, les crimes sont froidement exposés. De ce fait, ce n'est certes pas un texte à conseiller aux nostalgiques de la grandeur ni aux apôtres des falsifications historiques qui subsistent ou surgissent çà et là. Et si, bien évidemment, il ne peut entrer dans le détail de milliers d'opérations sanglantes, il offre, malgré son découpage thématique, de sérieuses introductions à des expansionnismes mal étudiés en dehors de leurs points de départ. On citera, à cet égard, les conquêtes russes au Caucase et en Asie centrale et les piétinements néerlandais à Sumatra. Et qui connaît le prix de la première conquête italienne de la Libye, en dehors de ceux qui lisent la langue de Dante ? Foisonnant, descendant même en quelques pages à des détails que l'on s'attend plutôt à trouver sous la plume des amateurs de jeux de rôles (ex : la hauteur au garrot de certaines montures !), ce texte magistral est prioritairement une étude comparée qui intéressera tous ceux qui veulent s'échapper des moules historiographiques habituels. Il apporte un souffle nouveau dans les mondes cloisonnés de la recherche conduite par les spécialistes de telle ou telle colonisation.

Il serait injuste de mesurer à l'aune de ce monument les titres qui vont suivre et qui, eux, s'adressent à des publics différents. TEMPO AFRICANO² parle, lui aussi, de guerres, mais elles sont encore tièdes, alors que celles de Frémeaux sont refroidies depuis la disparition de plusieurs générations de leurs acteurs. Il semble que l'objectif de l'auteur soit de donner de la guerre coloniale portugaise une vision opérationnelle et également sociétale, avec une tendance lusotropicaliste qui s'accroche de plus en plus dans la mentalité nationale, malgré tous ceux qui en démontrent la vacuité. L'utilité de ce livre, qui reprend des extraits de textes publiés antérieurement (1968-1975), augmentés de témoignages d'anciens combattants, provient de ce qu'il décrit (Luanda en février 1961, le Nord-Ouest angolais, la Guinée en 1964 – Oio, Bula, etc. –, avec des retours en Angola et ensuite en Guinée à nouveau). L'organisation de l'ensemble ne facilite pas les repérages chronologiques.

PATHS WITHOUT GLORY³ concerne une personnalité victorienne au cœur même de l'expansionnisme britannique en Afrique et en Asie, Richard Francis Burton, curieusement négligé par les Portugais, alors que chez leurs voisins on publie de nos jours de nombreux titres burtoniens qui n'ont rien à voir avec l'Espagne et vraiment peu de chose avec ses anciennes colonies. Or Burton a écrit un livre sur Goa, deux volumes sur Camoens, traduit le voyage de Lacerda au Cazembe et les Lusiades en deux autres volumes, sans compter ce qu'il a publié ailleurs sur l'Angola et le Brésil. Le livre examiné ici est le fait d'un géographe américain qui aborde le mythe et le mystère Burton dans leurs relations avec l'exploration africaine au premier plan de laquelle il se situe. Newman fournit une énième biographie de ce personnage trouble et troublant en exaltant, à juste titre, son rôle majeur dans la découverte européenne et en tant qu'acteur (consul en Afrique occidentale) impérial. A la fois arabophile et négrophobe forcené, provocateur et victime d'un continent où il perdit la santé et qui devint sa « bête noire », Burton l'Africain, génie incompris et aigri, linguiste émérite, intéresse de plus en plus les éditeurs, sauf au Portugal. Il était temps que le poids de

² Manuel BARÃO DA CUNHA, TEMPO AFRICANO. AQUELAS LONGAS HORAS EM SETE ANDAMENTOS, Oeiras (Portugal), Câmara Municipal, 2008, 368 p., photos et dessins noir et blanc.

³ James L. NEWMAN, PATHS WITHOUT GLORY. RICHARD FRANCIS BURTON IN AFRICA, Washington (D.C.), Potomac Books, 2010, XI-303 p., photos et gravures noir et blanc.

l'Afrique dans le destin et l'œuvre de Burton (onze livres africanistes, certains comportant deux épais volumes) soit remis à sa vraie place qui est éminente à tous égards. Polémique lui aussi, le recueil intitulé *QUAL DE NÓS TERÁ RAZÃO* ⁴ d'un général d'extrême-droite, né en 1918, et qui fut deux fois gouverneur d'Angola, rectifie quelques points de détail et règle les comptes de l'auteur avec plusieurs autres officiers et/ou hommes politiques, artisans de cette fameuse « décolonisation exemplaire » en Angola et au Mozambique.

Dans un genre assez éloigné de toute polémique, mais faisant retour sur les conséquences de conflits récents, notamment en Afrique, on peut citer *CARNET DE GUERRES D'UN HUMANITAIRE*⁵. Avec Jean-Dominique Bunel on est loin de Burton puisque cet homme de cœur dénonce, sous une forme anecdotique, la corruption, la violence et l'inhumanité dont rend compte son journal intime d'artisan du bien public. C'est un ancien responsable d'ONG qui de 1992 à 2006 a travaillé à chaud dans des zones où l'on a parfois l'impression que l'homme est bien ce que Burton, le pessimiste, exposait quand il observait les « grandes coutumes » dans ce qui allait devenir le Dahomey/Bénin : un être méchant. Pour l'Afrique – mais il a aussi travaillé en Croatie, en Bosnie et en Irak, ainsi qu'au Kosovo et au Liban – nous avons droit à des spectacles édifiants (Rwanda, Congo-Brazzaville, Congo-Kinshasa, Burundi) qui auraient conforté Burton dans ses certitudes. Mais Bunel ne se décourage pas. Il a la foi, cet homme ; c'est ce qui l'a sauvé dans son apostolat.

Un petit coup d'œil du côté des littérateurs ou, tout au moins, chez les professeurs de littérature, nous permet de voir sous quels angles ils abordent la guerre coloniale portugaise. Il faut connaître leurs approches pour comprendre ce qui les intéresse. Avec *EXCEPÇÃO ATLÂNTICA*⁶ on est dans le domaine des interprétations élégantes mais compliquées, celui des gloses alambiquées, si possible philosophiques et mêmes psychanalytiques. Il y a un public pour ce genre d'études brillantes et universitaires où l'on rencontre plus souvent Foucault, Derrida, Deleuze (les nouvelles Gorgones indispensables à la cosmogonie conceptuelle encensée dans les temples où l'on triture les textes), plutôt que le simple ancien combattant qui cherche encore où sont passés les vingt-six mois de sa jeunesse perdue entre Guiledje et Furancungo, à moins qu'il ne s'agisse de Mueda ou de Nambuanguo. Les uns repensent la littérature, les autres pleurent en la lisant en se demandant pourquoi la mine les a choisis, eux, et non leur copain. Que tous ceux qui ont fait la guerre coloniale, malgré eux, essaient d'entrer dans ce recueil de textes savants pour savoir enfin ce qu'elle est devenue dans les chaires où l'on enseigne la littérature portugaise de par le monde.

Dans un autre genre, *ETHNICITY AND THE LONG-TERM PERSPECTIVE*⁷ rassemble six contributions en anglais présentées à une conférence (2007) du Centro de Estudos Africanos da Universidade do Porto (CEAUP). Deux textes mozambicanistes sont le fait d'auteurs reconnus comme étant des spécialistes de la Zambézie. Le premier insiste sur ce qui donne une certaine cohésion aux ethnies de la vallée : le souvenir

⁴ Silvino Silvério MARQUES, *QUAL DE NÓS TERÁ RAZÃO ?* Lisboa, Prefácio, 2010, 219 p.

⁵ Jean-Dominique BUNEL, *CARNET DE GUERRES D'UN HUMANITAIRE. GRANDEURS, MISÈRES ET SERVITUDES*, Paris, L'Harmattan, 2010, 319 p., photos noir et blanc.

⁶ Roberto VECCHI, *EXCEPÇÃO ATLÂNTICA. PENSAR A LITERATURA DA GUERRA COLONIAL*, Porto, Edições Afrontamento, 2010, 202 p.

⁷ Alexander KEESE (ed.), *ETHNICITY AND THE LONG-TERM PERSPECTIVE. THE AFRICAN EXPERIENCE*, Berne, Peter Lang Publishers, 2010, 215 p.

des *prazos*. Le deuxième introduit une vision historique remontant aux premiers contacts avec les Portugais. Ils détruisent les arguments de ceux qui prétendent que l'ethnicité (le tribalisme pour parler brutalement) est une fiction inventée par les colonisateurs. La troisième étude luso-africaniste porte sur la politique appliquée en Guinée par les Portugais dans la sélection des chefs coutumiers en fonction de leur loyauté à l'égard de l'Administration. L'auteur examine les nuances et les variations enregistrées, selon l'implantation saccadée des autorités coloniales. Travail précieux pour connaître les années 1920-1940, notamment à partir des archives qui semblent enfin plus accessibles aux chercheurs qui s'intéressent à la Guinée portugaise.

SAHARA EX-ESPAGNOL

N'en déplaise aux militants qui, en maints pays, s'efforcent de sensibiliser les opinions nationales au sort du Sahara occidental et de la République sahraouie, c'est en Espagne, l'ancienne tutrice qui ressasse ses remords d'avoir trahi sa vocation de « Madre de naciones », que leur cause affecte le plus profondément le grand public. Il n'est que de comptabiliser le nombre d'articles et surtout de livres qui sont publiés chaque année en castillan et dans les autres langues régionales officielles. Si on le compare à ce qui paraît en anglais, français, italien, allemand, etc., c'est écrasant. Or, sauf rares exceptions, les auteurs continuent à ignorer ou à minimiser réciproquement ce qui se fait au-delà de leurs frontières linguistiques, les pires étant probablement ceux qui se heurtent aux carences de leurs bibliothèques dites nationales ou universitaires : les Ibériques.

Pour préciser notre pensée, nous nous bornerons à présenter ici et succinctement trois titres en français où une poignée d'humanitaires, de spécialistes ou de politiques luttent contre l'indifférence des Francophones en général pour ce qui n'a jamais appartenu à l'ancien Empire français, à propos duquel l'intérêt d'ailleurs n'est déjà plus que modeste voire résiduel dans les jeunes générations (sauf, évidemment, chez les descendants d'immigrés, les rapatriés et les lobbies antiracistes ou ultramarins).

LE SIÈCLE GUERRIER FRANCO-SAHRAOUI⁸ vient immédiatement démentir notre affirmation car l'auteur nous rappelle – à juste titre – que le Sahara occidental a joué un petit rôle dans l'histoire coloniale française puisque c'est de ce que l'on appelait alors le Rio de Oro que partait la résistance armée la plus vive à l'occupation militaire de la Mauritanie. Il faut distinguer dans ce livre passionnant l'apport historiographique et la thèse politique de l'auteur. Le premier, grâce à la publication des rapports du lieutenant-colonel Charles Mouret, nous permet de connaître dans le détail la marche (1913) des Français contre Smara (en plein cœur de la sphère d'influence espagnole) pour se venger de leur défaite écrasante (10 janvier 1913) à Liboïrat (une centaine de méharistes « français » tués par un rezzou de 250 hommes venus du Rio de Oro). L'entrée de leur colonne dans Smara, abandonnée de la quasi-totalité des guerriers, s'effectue sans mal. Contrairement à la légende reprise par certains auteurs espagnols, Mouret ne détruit pas la casbah locale et se contenta d'infliger quelques dégâts symboliques à la mosquée. C'est au retour vers la Mauritanie que, toujours dans la Saguiet El Hamra (nominalement espagnole mais non occupée avant les années 1930), que les 402 soldats et auxiliaires de Mouret se heurtent à 800 nomades surabondam-

⁸ Ali Omar YARA, LE SIÈCLE GUERRIER FRANCO-SAHRAOUI, 1910-2010, Paris, L'Harmattan, 2009, 168 p. photos et cartes noir et blanc.

ment armés, les 9-10 mars 1913, sur l'oued Tagliatt : ils en tuent environ 130, au prix de la mort de deux officiers et d'une vingtaine de tirailleurs, méharistes et auxiliaires. Pour revoir de tels affrontements majeurs engageant des Français au Sahara espagnol il faudra attendre 1957-1958, dans un contexte politique tout à fait différent. La thèse militante de l'auteur, né à Tantan dans la zone sud du protectorat espagnol au Maroc, est que les autorités marocaines ont eu un rôle nul dans le combat de Tagliatt (p. 151) et que cette ancienne zone espagnole (devenue Tarfaya) doit être détachée du Maroc actuel et rattachée à un futur Sahara occidental indépendant. On n'est pas sorti de l'auberge et il est à prévoir que les activistes francophones défendant l'indépendance des Sahraouis pourront continuer à organiser des colloques et publier leurs actes dont un bon exemple est fourni par SAHARA OCCIDENTAL⁹. Histoire, société, droits de l'homme, répression, surexploitation des ressources naturelles, impuissance du droit international face aux intérêts économiques et politiques, impatience des jeunes, lassitude et néo-colonisation ethnique risquent d'être des thèmes récurrents dans les prochaines rencontres. Reste à savoir si ces manifestations de soutien aux nationalistes mordent réellement sur l'opinion des Etats où elles ont lieu. Si nous en jugeons d'après les informations fournies dans AVEC LES SAHRAOUI¹⁰ où le lecteur découvrira les efforts déployés depuis plus de trente ans par les Amis de la RASD (République arabe sahraouie démocratique), la solidarité agissante de ces noyaux de militants ne faiblit pas, mais pour le moment elle n'a pas dépassé le stade de l'amorce du combat de David contre Goliath. L'exemple des comités de soutien étrangers des nationalistes luso-africains entre 1959 et 1976 est cependant encourageant pour ceux qui ont fait de la fidélité aux grands principes leur règle de vie. Apparemment, ce sont leurs homologues espagnols qui ont le plus de chances de voir leurs aspirations culturelles se réaliser dans l'ancienne colonie des Franquistes. Eux brandissent le drapeau de la langue coloniale chez les réfugiés, tant à Tindouf que dans l'ancienne métropole. C'est peut-être une ironie ou l'un de ces bégaïements de l'Histoire qui nous narguent : depuis l'évaporation de la colonisation espagnole dans le désert, le nombre d'Hispanophones « de souche » au Sahara est infime, mais les effectifs de ceux qui ont fait de la langue de Cervantes l'emblème de leur différence par rapport au Maroc semblent aller croissant, malgré le lessivage linguistique opéré par le nouveau pouvoir venu du nord. Qui veut quoi comme héritage ? Celui du Texas ou celui de Guam ?

GUINÉE

Maigre récolte pour cette chronique : un seul roman ! A CUBANA QUE DANÇAVA FLAMENCO¹¹ est une fiction assez invraisemblable car les prisonniers portugais du PAIGC n'ont pas dû être nombreux à être détenus sept mois dans des camps de guérrilleros situés à l'intérieur de la Guinée-Bissau. Trop dangereux. Un alferes pacifiste et plutôt négrophile est donc incarcéré vers 1964. Est-on dans la région de Bissorã ? L'une des femmes du chef veut un enfant du Blanc. L'officier va donc l'engendrer (en souvenir de Gilberto Freyre ?), mais il est battu et réduit à n'être qu'un simple

⁹ COLLECTIF, SAHARA OCCIDENTAL. UNE COLONIE EN MUTATION. ACTES DU COLLOQUE DE PARIS X NANTERRE, 24 NOVEMBRE 2007, Paris, L'Harmattan, 2010, 155 p.

¹⁰ Régine VILLEMONT, AVEC LES SAHRAOUI. UNE HISTOIRE SOLIDAIRE DE 1975 À NOS JOURS, Paris, L'Harmattan, 2010, 351 p., photos noir et blanc.

¹¹ Armor PIRES MOTA, A CUBANA QUE DANÇAVA FLAMENCO, Leiria, Imagens e Letras, 2008, 206 p.

porteur alors qu'avant il enseignait l'alphabet aux partisans ! Il est ensuite transféré dans l'Oio (à Mores) où il couche avec une infirmière cubaine, entièrement dévouée à la *revolución* castriste et à sa mission internationaliste. Non seulement, il n'est pas transféré à Conakry ou à Dakar, mais il participe à l'attaque de Mansabá aux côtés des guérilleros ! Retour chez les Balantes où sa première maîtresse, enceinte de lui, l'aide finalement à s'enfuir à Bissau où les autorités l'avaient déclaré mort.

En fin de compte, le texte est relativement utile pour connaître la vie dans les camps du PAIGC, d'abord chez les Balante puis chez les Mandingue (Oio).

ANGOLA

Pour nous écarter un peu des fureurs de la guerre, commençons par un livre à quatre mains, rédigé par deux professeures américaines, naturellement féministes puisque ce marché est porteur. Il s'agit dans NELLIE ARNOTT'S WRITINGS ON ANGOLA, 1905-1913¹² de mettre en valeur le rôle des Américaines envoyées dans les premières missions de l'American Board of Commissioners for Foreign Missions in Portuguese West Africa, au Centre-Angola. En fait, l'héroïne des deux auteures a peu marqué son temps, et la partie la plus intéressante du livre se trouve dans la centaine de pages de l'introduction et la bibliographie fournies par les présentatrices qui ignorent évidemment toute la production en portugais, mais ni Fanon ni Césaire s'ils sont traduits en anglais. On en rit presque, mais le provincialisme de certains universitaires américains ne nous émeut plus depuis longtemps. En résumé, Arnott était optimiste dans ses articles destinés à récolter les dons des croyants, et réaliste dans ses écrits intimes. C'était une propagandiste hors pair que cette institutrice et évangéliste de la mission de Kamundongo (Bié), où elle arriva pendant le scandale du « cacao des esclaves ». Restent ses descriptions de Benguela et la haine des protestants pour les colons portugais qui exploitent les Africains. Des kystes étrangers, insularisés et suspects dans une « mer d'iniquité » pour reprendre la formule consacrée.

On redescend un peu dans le temps avec les souvenirs d'enfance d'un Blanc d'Angola, resté dans le pays après l'indépendance. Né à Luanda en 1926, cet auteur anticolonialiste évoque sa ville, à la fin des années 1920 et au début de la décennie suivante. Sous forme d'une déambulation et d'un dialogue de deux touristes venus du temps présent dans une ville d'avant-guerre, quartier par quartier et même immeuble par immeuble, il retrace l'évolution d'une bourgade et d'une société blanche (degredados inclus) et coloniale. Les Africains de l'époque sont presque absents dans cette uchronie qui peut intéresser les sociologues et les urbanistes qui s'arrachent les cheveux devant le chaos luandais actuel. Livre curieux que celui de ce TURISTA KALU¹³.

KERSFEES IN CARMONA¹⁴ nous rapproche encore plus de l'actualité puisque ce recueil de cinq contes en contient un très bref qui se déroule pendant la guerre coloniale dans l'Uíge et l'Armée portugaise, à la recherche d'un journaliste (espion ?) disparu (?) du côté de Sanza Pombo.

¹² Sarah Robbins & Ann Ellis PULLEN, NELLIE ARNOTT'S WRITINGS ON ANGOLA, 1905-1913, MISSIONARY NARRATIVES LINKING AFRICA AND AMERICA, Anderson (South Carolina), Parlor Press, 2010, XLIII-337 p., photos noir et blanc.

¹³ Elvídio de OLIVEIRA, TURISTA KALU EM LOANDA. LUANDA DA MINHA INFÂNCIA, Lisboa, Prefácio, 2009, 199 p., photos noir et blanc.

¹⁴ Doc IMMELMAN, KERSFEES IN CARMONA EN ANDERS STORIES, Pretoria, Protea Boekhuis, 2010, 114 p.

Plus traditionnel dans le genre « littérature d'anciens combattants » qui continue sur sa lancée, PELOTÃO DE APOIO DIRECTO 1245¹⁵ est le fait d'un ancien sous-officier dans une unité chargée du matériel à Vila Salazar (devenu N'Dalatando) entre octobre 1967 et décembre 1969. Ce sont des privilégiés : les soldats logent en ville et ne vont jamais dans les zones de guerre. Le texte est révélateur de certaines attitudes déviantes. Exemple : un aumônier surarmé est chargé d'accompagner un prisonnier angolais pour le livrer à la PIDE. Il veut, toute charité chrétienne mise à part, que le conducteur du camion détache l'homme, simule un accident, allègue une tentative de fuite du détenu et l'abatte (p. 61). Vraie ou fausse, l'anecdote rappelle ce qu'étaient les « corvées de bois » pendant la guerre d'Algérie. On rencontre aussi dans cette unité, son commandant, un lieutenant de gauche antimilitariste et humaniste. Il est difficile dans ces conditions de gagner une guerre, même de faible intensité.

Ce sont des situations qui, à des degrés divers, se retrouvent dans toutes les guerres où les conscrits ne se sentent pas directement concernés, et même dans des armées où dominent des doctrines fondées sur la supériorité d'une race sur l'autre. Naturellement, on ne les voit pas souvent apparaître dans les livres rédigés par des officiers de métier commandant d'unités hautement techniques comme l'artillerie – généralement à la pointe du progrès – sud-africaine. C'est ce que nous montre FIRST IN, LAST OUT¹⁶ où ce qui l'emporte, c'est la description extrêmement détaillée du rôle des artilleurs dans toutes les opérations majeures de l'Afrique du sud en Angola, à partir de l'invasion de 1975-1976. Sans pathos ni triomphalisme, à partir des notes fournies par les officiers impliqués, le texte apporte une moisson de données pointues pour connaître (parfois heure par heure) le déroulement des offensives contre l'Angola et ses alliés, notamment autour de Cuito Cuanavale en 1987-1988. Un livre qui devrait être dans les bibliothèques militaires.

Les livres de mémoires de guerre rédigés au Portugal par un professeur d'histoire sont peu courants. Emanant d'un médiéviste, natif de Goa, nous n'en connaissons qu'un : A MORTE DO HERÓI PORTUGUÊS¹⁷. Il était sous-officier à une date assez mal précisée (1965-1967) dans la région de Camabatela et dans les Dembos. Entre maints épisodes, on citera l'attaque, au crépuscule, d'un maquis dans une jungle de montagne, qui tourne mal. Le guide local étant abattu et l'homme en tête de la colonne grièvement blessé, il faut évacuer le terrain (vers juin 1965). Ce maquis de l'UPA/FNLA est commandé par un tireur d'élite, déserteur de l'Armée portugaise. Sa spécialité ? Tuer les officiers. Est-ce un mythe qui court déjà dans plusieurs bouquins ? Ce qui nous paraît le plus notable dans ce récit, c'est la distance involontaire qui sépare l'auteur de ces soldats dont il dépeint parfois le substrat psychologique. Lui vient d'une autre situation coloniale en fin de cycle (l'invasion de Goa par l'Inde, en décembre 1961, qu'il a vécue) et il ne comprend pas toujours la mentalité de ses hommes. L'un tue les parents d'une fillette de quatre ans et finit par l'adopter : elle devient la mascotte de la compagnie. Ces paysans, soldats apolitisés d'une patrie ultrapauvre et archaïque, n'ont que des ambitions limitées : ne pas mourir d'une mauvaise bles-

¹⁵ Álvaro Roxo Vaz, PELOTÃO DE APOIO DIRECTO 1245. NO PALCO DA GUERRA COLONIAL. ANGOLA. 1967-1969, s.l. [Fundão?], Bookess, 2010, 106 p., photos noir et blanc.

¹⁶ Clive WILSWORTH, FIRST IN, LAST OUT. THE SOUTH AFRICAN ARTILLERY IN ACTION, 1975-1988, Johannesburg, 30° South Publishers, 2010, 416 p., + 48 p. de photos noir et blanc et couleur, cartes et dessins.

¹⁷ Valentino VIEGAS, A MORTE DO HERÓI PORTUGUÊS. DA GUERRA EM ANGOLA À INVASÃO DE GOA, UM TESTEMUNHO, Lisboa, Livros Horizonte, 2010, 207 p., photos noir et blanc.

sure et, pour la première fois peut-être, manger trois repas par jour. On se croirait revenu près d'un siècle en arrière dans les troupes d'infanterie de marine décrites par Frémeaux lors de la conquête de certaines de leurs colonies tropicales par plusieurs puissances européennes ; la soumission au destin dans des forêts vierges, devenues impénétrables à la saison des pluies, est la règle.

Ce livre est une confession qui le dispensera probablement de fréquenter le cabinet d'un « psy ». Un sentiment de culpabilité impuissante est perceptible. La prise de la Serra do Pingano est une victoire qu'il faudra recommencer ailleurs, après quatre ou sept autres nuits passées sous la tente, au bout d'un sentier ouvert à la machette. Curieusement et contrairement à la rotation habituelle des unités entre zones de combats et zones de récupération, le bataillon de l'auteur restera – dit-il – dans la zone de guerre du Nord-Ouest la plus dure. Faut-il s'étonner que même les soldats les plus rustiques finissent par devenir cacimbados (« timbrés ») ? Il y en a des dizaines de milliers qui, quarante-cinq ans après coup, subissent encore les conséquences de cet « enfermement dans l'enfer » de leur mémoire. Et encore l'Angola du Nord-Ouest n'était pas le pire : l'artillerie des nationalistes y était quasi inexistante jusqu'en 1974.

MOZAMBIQUE

Abordons ce pays par le portail de l'Histoire puisque l'inépuisable auteur qu'est Jan Klíma vient de lui consacrer une somme à l'intention du public tchèque (et apparenté) : DĚJINY MOSAMBIKU¹⁸. Comme pour le volume qu'il avait publié chez le même éditeur sur l'Angola, l'auteur ne fait pas les choses à moitié. De la préhistoire à 2010, l'index onomastique occupe les pages 316-342 sur deux colonnes serrées ! L'auteur y était coopérant pendant deux ans dans les années 1980 et il porte un intérêt personnel au pays pour lequel il a rédigé une monographie sans équivalent dans le monde. Littéralement, il a aspiré tout ce que ses prédécesseurs ont déterré, et a ajouté un chapitre sur les relations entre le Mozambique et son pays, depuis la fugace escale d'un jésuite tchèque au XVIII^e siècle jusqu'au nom du consul honoraire actuel à Maputo ! La bibliographie (plus de 600 livres et articles) présentée au lecteur reste pour nous un mystère, étant donné que les bibliothèques tchèques ne sont pas réputées pour leurs richesses africaines, notamment mozambicanistes. Des centaines de ses titres étrangers (et même en portugais, publiés à Maputo) sont absents de la fameuse PORBASE censée contenir l'ensemble des fonds détenus au Portugal (sauf à la Sociedade de Geografia de Lisboa). Pratique-t-il la lévitation des livres depuis l'étranger jusqu'à son bureau ? En tout cas, un livre phénoménal par un auteur qui doit l'être tout autant.

Plus modeste dans ses ambitions, ZAMBESI¹⁹ remet à sa vraie place l'expédition organisée par David Livingstone sur le bas-fleuve et, *ipso facto*, l'importance de l'explorateur pour le Mozambique : un fiasco fondé sur des prémisses fausses, mais néanmoins utile à la science. L'auteur examine les hauts et les bas de la biographie d'un « héros » très surfait dans le monde britannique. Mais son angle d'attaque est plus original : connaître les résultats scientifiques des travaux effectués par les savants qui travaillaient sous la férule du missionnaire. En tout, 98 articles furent publiés

¹⁸ Jan KLÍMA, DĚJINY MOSAMBIKU, Prague, Nakladatelství Lidové noviny, 2010, 315 p., photos noir et blanc.

¹⁹ Lawrence DRITSAS, ZAMBESI. DAVID LIVINGSTONE AND EXPEDITIONARY SCIENCE IN AFRICA, Londres-New York, I.B. Tauris, 2010, XII-242 p., photos noir et blanc.

de 1858 à 1877, concernant notamment la géologie, la botanique et la zoologie. Cette expédition fut la première, parmi celles financées par le gouvernement de Londres, qui rapporta des photos prises en Afrique. Il y a une dizaine de pages sur les relations avec les informateurs locaux, dont les Portugais. Sur ordre des éditeurs, les membres de l'équipe durent conforter les stéréotypes raciaux pour justifier la mission civilisatrice des Britanniques. L'auteur rappelle les fortes critiques des géographes à l'égard des résultats obtenus. William Desborough Cooley soutint et montra que les Portugais avaient déjà cartographié le système lacustre du Niassa, ce qui, n'en déplaise à Livingstone et ses adulateurs, est la stricte vérité. Moins connu – sauf en Allemagne –, le critique le plus incisif de l'Expédition fut le zoologue allemand Wilhelm Carl Hartwig Peters qui, bien avant elle, avait passé six ans (1842-1848) au Mozambique, dont neuf mois à Tete. Qui s'en souvient chez les historiens de la Zambézie puisque ses nombreux volumes illustrés ne concernent que l'histoire des sciences naturelles ? A noter qu'un tiers des noms portugais cités par Dritsas sont estropiés, et même en anglais une relecture attentive des épreuves eût été souhaitable pour consolider l'importance de cette étude.

Quittons le mythe livingstonien, qui sévit encore, pour le mythe suprême du « héros colonial et national » portugais : Mouzinho de Albuquerque dans toute sa majesté impériale puisque c'est son exemple qui a galvanisé une caste de traîneurs de sabres qui paradaient à Elvas ou au Chiado, mais ne se bouscuaient pas pour aller conquérir l'Império des hommes politiques et des diplomates de Lisbonne. Il a fallu attendre cent huit ans pour disposer de ce qui constitue, à ce jour, la meilleure biographie de MOUZINHO DE ALBUQUERQUE²⁰. C'est-à-dire que, les aventures ultra-nationalistes outre-mer étant enterrées depuis 1975-1976, on peut enfin voir clair à travers les brouillards qui entouraient la figure d'un homme qui a été l'instillateur de la confiance retrouvée en la mission coloniale du Portugal. Ce n'est pas rien, même si nous persistons à penser que le déclencheur (la capture du roi du Gaza au Sud-Mozambique, le 28 décembre 1895) n'a rien d'extraordinaire si l'on connaît un peu l'histoire coloniale comparée.

L'auteur examine le soldat (vainqueur au Sud, peu convaincant au Nord), l'administrateur (d'abord comme gouverneur du distrito de Lourenço Marques, puis comme gouverneur général et commissaire royal dans tout le Mozambique en 1896-1898) et ensuite l'homme privé. Les deux premiers aspects étaient relativement connus, mais l'auteur apporte des éléments nouveaux quant aux fonctions du « héros » à la Cour du roi Dom Carlos, et à ses sentiments pour la reine Dona Amélia. Il nous semble que, tant la princesse française que le cavalier, jaloux pour sa gloire instantanée, étaient deux étrangers en marge d'une micro-société de pâles courtisans et d'intrigues mesquines dans un pays dont il voulait enrayer la décadence. Quant à son suicide, réel ou maquillé (1902), l'auteur ne penche pas pour une version plus qu'une autre, ce qui nous paraît sage, aussi longtemps que des preuves irréfutables ne seront pas produites. En définitive, cette fin mystérieuse a plutôt favorisé le mythe, ou tout au moins sa longévité. Les foules aiment d'autant plus les mythes que les « héros » qui les ont suscités finissent dans des conditions obscures (cf. le sébastianisme).

²⁰ Paulo Jorge FERNANDES, MOUZINHO DE ALBUQUERQUE. UM SOLDADO AO SERVIÇO DO IMPÉRIO, Lisboa, A Esfera dos Livros, 423 p. + 24 pages de photos noir et blanc.

L'une des causes – pas la plus importante, certes – de l'effondrement de la colonisation portugaise est que dans la caste militaire de l'époque récente personne ne se croyait sérieusement capable de réincarner ledit mythe, car il avait fait son temps, et que le seul qui semblait y croire encore un peu était un vieil ermite, civil et retors, qui jouait au renard dévorant dans le poulailler des généraux, mais ne voyait pas la nécessité d'actualiser ses perspectives en fonction des vents extérieurs qui ne soufflaient plus dans la même direction qu'en 1895-1902.

Entre les lignes des innombrables livres qui se sont publiés depuis 1974 sur la guerre coloniale et la décolonisation, on ne trouve, au mieux, que de très lointains échos de Mouzinho. L'émulation martiale avait dû s'étioler vers les années 1910-1930, peut-être même avant. Dès lors, une indémodable routine avait rouillé l'appareil. On peut le constater à la lecture au second degré de ROTA SEM FIM²¹ qui a le mérite d'aborder un domaine peu fréquenté : l'action psycho-sociale de l'Armée dans le district de Tete entre avril 1972 et 1974. Tete ? Une ville de poussières où les Africains craignent la troupe ; des officiers improvisés qui ignorent les réalités africaines ; des officiers opérationnels ivres et bagarreurs évoluant entre les prostituées ; des méthodes copiées sur les expériences françaises et américaines pour faire basculer les populations locales du côté portugais. L'auteur montre les succès et les échecs de cette politique qui arrive trop tard, malgré le modernisme qu'elle apporte. Le souvenir des contraintes et des injustices coloniales est la meilleure arme du FRELIMO. Quand elle est insuffisante, il harcèle les *aldeamentos* (villages de regroupement), mine les champs et les pistes, exécute les tièdes, attaque les camions et le chemin de fer qui approvisionnent les constructeurs de Cabora Bassa. On note l'hostilité entre les spécialistes de la *psico* et les administrateurs civils qui s'abritent derrière la bureaucratie, selon les bonnes traditions séculaires portugaises. Où sont le panache, les grandes cavalcades à la Mouzinho en des temps plus simples mais où les gnomes du Terreiro do Paço entravaient déjà les projets et les mouvements du Commissaire royal ?

L'auteur séjourne aussi à Nampula, Moçambique, Beira, Lourenço Marques (fin 1973). Il constate la virulence du racisme au Sud, les hésitations des officiers de carrière et la montée en puissance des colons ultras. L'Administration se met au service du MFA : l'édifice salazariste était rongé de l'intérieur et sclérosé. Les fins d'empire ne sont jamais romantiques.

Sauf, parfois, chez les romanciers étrangers mais là cela peut vite devenir également pathétique, ce qui n'est pas très grave si leurs livres se vendent bien. Nous avons un témoignage tardif sur le crépuscule wagnérien de la colonisation portugaise au Mozambique en 1974, peu avant et après le 25 avril. Et nous avons l'impression que l'auteur de THE BARROS PAWNS²² s'est non seulement inspiré des manœuvres de Jorge Jardim, mais qu'il l'a fréquenté ou tout au moins côtoyé, à la fin de son âge d'or. En tout cas, il a probablement vécu au Mozambique central à l'époque (début des années 1970) et se révèle être un connaisseur des services secrets rhodésiens et sud-africains ainsi que du monde interlope des mercenaires que quelques riches (ou super-riches) colons d'extrême-droite veulent ou ont voulu recruter pour sauver leurs intérêts contre le MFA et le FRELIMO. On ne s'improvise pas spécialiste de l'aéro-

²¹ Rogério SEABRA CARDOSO, ROTA SEM FIM, Coimbra, Areias do tempo, 2010, 318 p., dessins noir et blanc.

²² Peter J. EARLE, THE BARROS PAWNS, Leicester, Troubadour Publishing, 2011, III-282 p.

club de Beira sans avoir connu la ou les filles parachutistes de Jorge Jardim, au temps où elles illustraient les magazines.

L'histoire extrêmement compliquée d'une bande de mercenaires qui s'entretuent, faute de chefs, les épisodes inventés par l'auteur, etc., importent donc moins que sa description réaliste de l'ambiance « fin de siècle », qui règne dans l'Armée portugaise en 1974. Il n'a aucune considération pour ses qualités martiales (sauf chez les commandos), pas plus qu'il n'admire l'irrésolution des colons divisés entre générations. Quoi qu'il en soit, c'est un livre qui s'inscrit dans une série relativement ancienne de fictions en anglais sur le Mozambique central et même la Zambézie. L'héritage imprévu de Livingstone ? Peut-être pas, mais celui de la Compagnie de Mozambique, à coup sûr.

Changeons de langues et de perspectives avec les Hispanophones puisque, tout en restant au Mozambique, nous entrons maintenant dans la bienfaisance. IBO²³ est essentiellement un album de photographies somptueuses d'un Andorran, probablement le premier à avoir laissé le témoignage graphique et iconographique de son séjour au Nord-Mozambique. Que va-t-il y faire ? Tirer le portrait de la population (4.000 âmes) d'une petite île (Ibo) pour le compte d'une fondation caritative qui, dirigée par des hommes d'affaires (c'est bon signe !), veut sortir de la misère les insulaires (pratiquement abandonnés par les autorités) en développant le tourisme auto-centré, les infrastructures, la santé, l'éducation, l'artisanat, l'agriculture, la pêche, la restauration des édifices portugais, etc., tout en contrôlant les résultats. Une ONG aux ambitions restreintes mais qui peut parvenir à ses fins si la continuité des investissements et des efforts est assurée. Pour une île qui était plus connue des négriers, des pirates, des soldats et de la PIDE que des philanthropes, ce serait un bienfait. Si « ça » marche !

LIPI²⁴ relève du même mouvement fraternel. C'est un simple conte didactique pour enfants catholiques liant l'histoire d'une jeune missionnaire espagnole à Boane (près de Maputo) à l'œuvre du Père Damien soignant les lépreux aux îles Hawaii.

Et puisque nous sommes arrivés dans le Pacifique, voyons ce qui reste de l'héritage des Ibériques en Océanie. Honnêtement, pas grand-chose, sinon des pierres et des influences linguistiques que, bien tardivement, les Lusophones s'évertuent à revivifier à Timor et les Espagnols à recenser dans leur ancienne Micronésie.

OCÉANIE « EX-IBÉRIQUE »

Nous avons déjà expliqué (cf. René Pélissier, *Portugais et Espagnols en « Océanie ». Deux empires : confins et contrastes*, Orgeval, Editions Pélissier, 2010, 154 p.) pourquoi l'on peut inclure Timor en Océanie sans soulever la colère des ancêtres des géographes actuels, mais comme nous craignons que les ethnologues ne fassent pas preuve d'autant de mansuétude à notre égard, pour ne pas les heurter de front nous parlerons en premier d'archipels qui sont de droit et de fait incontestablement océaniques : les Mariannes, les Carolines et les Palaos. ISLAS DEL PACÍFICO²⁵ est un ouvrage collectif et officiel qui constitue une présentation valorisante de ce qui reste aujourd'hui de

²³ Jaume RIBA SABATÉ, IBO, Barcelona, Fundació Ibo, 2009, non paginé (une centaine de pages), une centaine de photos noir et blanc et couleur.

²⁴ Fernando CORDERO MORALES, LIPI, DE LA SIERRA DE CÁDIZ A MOZAMBIQUE, Madrid, Reino Social del Sagrado Corazón, 2010, 64 p. dessins noir et blanc.

²⁵ COLLECTIF, ISLAS DEL PACÍFICO : EL LEGADO ESPAÑOL, Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte. Secretaría de Estado de Cultura, 2000, 2^e édition, 126 p., photos noir et blanc et couleur, cartes noir et blanc.

visible ou d'audible de la présence ou de l'influence espagnole à l'est des Philippines. Le centenaire de la disparition (1898-1899) du « Spanish Lake » a évidemment justifié la préparation et la publication luxueuse d'un tel livre. Des chapitres sont consacrés à la découverte espagnole de ces archipels, à l'installation coloniale dans les Mariannes (à Guam essentiellement), à son démantèlement après la guerre hispano-américaine, aux missions catholiques, à l'héritage culturel et linguistique, etc. Il ne faut surtout pas croire qu'il est uniformément présent dans toutes les îles. Seules les Mariannes (et pas toutes) ont conservé des traces relativement profondes de plusieurs siècles de présence. Mais dans les Carolines, l'influence espagnole (militaire autrement dit) n'a duré que de 1887 à 1899, un peu plus longtemps pour les missionnaires. La partie la plus utile de l'ouvrage est constituée par l'inventaire précis, méthodique et illustré du patrimoine architectural dressé par Javier Galván Guijo. S'il avait pu lire notre livre le plus récent (cf. *supra*) il aurait vu cependant que la rébellion de 1890 à Ponape n'a pas coûté la vie à 118 Espagnols comme il l'écrit (p. 77) en se fiant trop aux sources allemandes et américaines. Plus raisonnablement, notre bilan minimum est de 69 soldats espagnols et philippins morts au combat ou massacrés en 1890 (cf. René Pélissier, *Portugais et Espagnols... op. cit.*, p. 67). C'est déjà beaucoup pour une île de 334 km² et de 5-6.000 habitants à l'époque.

Un livre fort estimable pour connaître un peu moins mal une micro-colonisation oubliée.

Le malheur de cette Océanie « ex-ibérique » est qu'elle a accumulé un passif lourd et extraordinairement sanglant, tant avant que pendant les colonisations successives qu'elle a enregistrées. « IF YOU LEAVE US HERE, WE WILL DIE »²⁶ est une épithète appropriée au cas de Timor qui l'emporterait largement par le nombre de morts si l'on dressait un palmarès des violences insulaires dans le Pacifique. Le livre qui porte ce titre a été rédigé par un professeur d'histoire californien dont le texte restera probablement la pierre angulaire de l'analyse des événements du « petit » génocide de 1500 (?) Timoriens en 1999 et de l'intervention de l'ONU pour contrer la politique de terreur maximale conçue et appliquée par l'Armée indonésienne depuis le début de l'invasion de décembre 1975. L'auteur ne porte pas dans son cœur les militaires de Djakarta, ni les politiques de certains Etats occidentaux complices. Quant aux Portugais, ni la façon dont ils se sont installés dans l'île ni l'effondrement de leur présence en 1974-1975 ne méritent ses éloges. En fait, pour la période portugaise qu'il expédie rapidement, il n'offre rien d'original car, s'il les connaît, il utilise rarement les études essentielles. Les *moradores* qui ont tué le gouverneur portugais ne l'ont pas fait en 1897 (comme il est écrit p. 254) mais en 1887, année fatale pour les colonisateurs ibériques aussi bien à Ponape (cf. René Pélissier, *op. cit.*, pp. 33-46) qu'à Timor.

Cela étant dit, ayant été sûr place à Dili, en tant qu'administrateur des affaires politiques de la Mission de l'ONU, dès juin 1999, l'auteur parle avec une autorité incontestable de ce qu'il a vu et entendu. Tous les auteurs timorianistes qui ont écrit sur ces années paroxystiques ne peuvent en dire autant. Et l'on en compte déjà près d'une centaine puisque Timor est devenu une mine à ciel ouvert pour les candidats docteurs dans une demi-douzaine de pays. *Praga de gafanotos ?*

²⁶ Geoffrey ROBINSON, « IF YOU LEAVE US HERE, WE WILL DIE ». HOW GENOCIDE WAS STOPPED IN EAST TIMOR, Woodstock (Angleterre), Princeton University Press, 2011, XVI-319 p., photos noir et blanc.